

MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, MARDI, 10 SEPTEMBRE 1870.

Relations des Jésuites.

Avoir une collection complète de ces volumes. Jusqu'à présent, elles ont été infructueuses. Il est très probable qu'il n'y a pas d'ouvrage dont les volumes soient aussi disséminés dans les bibliothèques.

Pour compléter les recherches de l'Auteur de ce Mémoire sur les Relations des Jésuites en Canada, il était important de savoir si, après 1672, date de l'impression du dernier volume connu, on n'avait donné aucune suite à un travail si utile, et si ces précieux documents avaient pu arriver jusqu'à nous.

Nous voyons d'après un catalogue des manuscrits sur le Canada, conservés dans les archives du Génie à Rome, que l'on y possède la Relation du Canada pour 1676, et pour 1677; mais nous ignorons si elles sont complètes.

Les plus grandes richesses sur ce sujet, se trouvent encore en Canada. Il y existe deux Relations complètes faisant suite à celle de 1672, et destinées, comme les autres, à voir le jour. L'une est la Relation de 1673, l'autre comprend une période de six années, depuis 1673 jusqu'en 1679.

Ce qui augmente le prix de ces monuments historiques, c'est qu'ils sont contemporains des faits qu'ils contiennent. Ils portent de nombreuses corrections, des notes et même des pages entières de la main du R. P. Dablon supérieur alors en Canada.

1672-73.

(Sans nom d'Auteur) "Relation de ce qui s'est passé de plus remarquable aux Missions des Pères de la Compagnie de Jésus en la Nouvelle France les années 1672 et 1673. 22, 23, 87 pages."

Cette Relation a trois parties; la 1ère sur la mission huronne près de Québec, la seconde sur les missions Iroquoises, et la troisième sur les différentes missions à l'Ouest des grands lacs.

1673-79.

(Sans nom d'Auteur). Il n'y a pas de titre général, mais on lit celui-ci sur le verso du dernier cahier, et de la main même du R. P. Dablon: "Relation en 1679, abrégé des précédentes."

Dès la première page, l'écrivain annonce que sa Relation embrasse une période de 6 années. Elle est distribuée en 8 chapitres, divisés eux-mêmes par paragraphes.

(1) Les Religieuses de l'Hôtel-Dieu de Québec.

En achevant de publier aujourd'hui la traduction de l'intéressant pamphlet de notre concitoyen, M. le Dr. O'Callaghan, intitulé: "Jésuits Relations," nous devons à nos lecteurs de leur apprendre que cette excellente traduction et les annotations qui l'accompagnent, sont l'œuvre du R. P. Martin, S. J.—M. le Dr. O'Callaghan et son traducteur et annotateur ont certainement bien mérité des Lettres pour leur travail respectif.

L'EDUCATION CATHOLIQUE DANS LE PARLEMENT CANADIEN.—Nous regrettons de trouver, sous ce titre, dans le Freeman's Journal de N. Y., un court article qu'il eût été beaucoup plus prudent et plus sensé pour l'éditeur de ne pas écrire.

Un correspondant de Toronto, sous la signature de "Bon accord," avait jugé à propos de censurer dans les colonnes du F. J., avec acrimonie, les Membres Canadiens du Parlement pour leur conduite à l'égard de la 19e clause du nouveau Bill d'Education pour le Haut-Canada.

Un correspondant de Toronto, sous la signature de "Bon accord," avait jugé à propos de censurer dans les colonnes du F. J., avec acrimonie, les Membres Canadiens du Parlement pour leur conduite à l'égard de la 19e clause du nouveau Bill d'Education pour le Haut-Canada.

Nous ne pouvons donc que trouver singulières et déplacées les observations du Freeman's Journal. L'Éditeur corrobore les expressions ou "Bon accord" fait connaître, sans s'en douter, que les préjugés de races sont plus forts chez lui que chez ceux à qui il les reproche, et il ajoute:

"Nous savons que quelques Bas-Canadiens—que ce soit la majorité ou la minorité n'est pas nécessaire de le dire maintenant—ont grand besoin de se débarrasser des restes du vieux égoïsme national qui fait que tous les intérêts sont bien peu dans leur balance s'ils ne sont pas de ceux où l'Avance française est concernée. C'est là le sentiment qui a un besoin plus urgent de guérison, et nous serons bien obligé à Bon accord s'il veille à cela dans le Parlement Canadien."

Nous cédonn autant au motif du bien public qu'au désir particulier de M. Lagorce, en commençant aujourd'hui la publication de son remarquable écrit en faveur des sourds-muets, lequel, inséré d'abord dans les colonnes du Canadien, devra l'être, pensons-nous, dans les autres journaux anglais et français de la province, à la demande de son auteur.

Il y a lieu de croire que les sourds-muets forment en ce pays, selon la pensée du Canadien, "une classe plus nombreuse qu'on ne le croit généralement." Cette ignorance commune de l'étendue du mal provient peut-être de ce que les sujets atteints de la double infirmité dont nous nous occupons, disséminés qu'ils sont sur différents points de la contrée, ne donnent point une idée de ses proportions réelles.

S'il est vrai, comme le dit le Canadien, que "le public ne partage point l'indifférence de notre législature et de notre gouvernement pour cette classe malheureuse," nous pensons qu'il n'en sera pas longtemps ainsi: la voix publique ne peut manquer d'être éloquent à l'appui des droits de la religion et de l'humanité.

La difficulté des temps, des circonstances toutes spéciales par suite de nos vicissitudes politiques, et des préoccupations graves d'un autre genre, ont en plus de part que l'indifférence à ce long oubli de la législature envers une portion deshéritée de nos concitoyens, si digne qu'elle soit de sollicitude.

On lit dans le Canadien :

EAUX DU POINT DU JOUR.—Un de nos amis de Montréal, qui avait été lui-même affaibli par de longues veilles, nous écrivit au sujet de ces eaux auxquelles il doit la restauration de ses forces:

"Je connais M. Lemoine et, plus encore, par ma propre expérience, les services qu'il rend au public de Montréal par le commerce de cette eau vivifiante que recherchent, depuis qu'elle est annoncée, de nombreux consommateurs de la ville et des campagnes environnantes, ou même éloignées. Un médecin distingué de mes amis, naturellement un peu sceptique à cet endroit, lui a reconnu la plus grande efficacité dans plusieurs cas de dyspepsie avancée. Témoin avec lui de l'état désespéré d'une personne de ma connaissance, quise mourait du mal de foie (ce viscère étant chez elle à l'état d'inflammation), nous l'avons vue recouvrer peu à peu, mais visiblement, ses forces du moment qu'elle a pris de cette eau à doses fréquentes. Rappelée des portes du tombeau à une convalescence incertaine, elle sera bientôt en état de guérison complète et rendra alors elle-même témoignage à l'exactitude de ce que j'avance."

Cette citation de notre confrère de Québec avec tant d'autres qui sont analogues, dispense de toute autre recommandation plus spéciale. Nous sommes informé que M. Lemoine fait un débit considérable de l'eau minérale du Point du Jour, au dépôt ordinaire, sur la Place Jacques-Cartier.

Nouvelles Religieuses.

On lit dans l'Univers du 20 août: Mgr. Wiseman est arrivé aujourd'hui à Paris. Sa Grandeur se rend à Rome.

La magnifique croix d'or de Mgr. Affre que les Catholiques de France ont achetée pour en faire présent à l'Archevêque de Turin lui a été offerte accompagnée d'un superbe volume où étaient inscrits tous les noms des souscripteurs. Sur le frontispice sont écrits ces mots: "Les Catholiques de France à Mgr. l'Archevêque de Turin," avec cette épigraphe: In mundo pressuram habebitis, sed confidite, Ego vici mundum.

Mgr. Franchi est au secret; les parents, les amis, toutes les personnes auxquelles sa vie est chère conjurent les ministres de leur faire savoir au moins en quel état de santé il se trouve.

L'Instructore del Popolo, qui est le petit journal du Ministère, affirme que la résolution inébranlable du Gouvernement est de ne jamais permettre que l'Archevêque rentre dans le diocèse de Turin.

Mgr. de Charbonnel est arrivé à New-York depuis mercredi; il devait laisser cette ville, hier, pour venir à Montréal.

DE L'INSTRUCTION DES SOURDS-MUETS.

M. LE REDACTEUR.

Sachant combien les vrais amis de l'humanité apprécient l'instruction donnée à la classe si malheureuse des sourds-muets, je crois faire plaisir à vos lecteurs en leur faisant part de quelques observations que m'inspire l'intérêt que je porte à ces infortunés.

Tous ceux qui désirent et veulent sincèrement l'éducation du peuple, ont dû bien des fois regretter que notre législature, depuis 16 ans, n'ait rien fait pour l'instruction aux nombreux sourds-muets de cette province, qui, étant presque tous privés des moyens d'aller se faire instruire aux États-Unis, sont restés dans la plus profonde ignorance et exposés conséquemment à la plus dégradante immoralité.

Pour venir au secours de ces malheureux sourds-muets si injustement abandonnés, l'Évêque de Montréal a pris la généreuse résolution de fonder une école pour eux. De nombreux obstacles s'opposaient à l'exécution de ce grand projet; à peine avait-il sa disposition la dixième partie de la somme qui lui était nécessaire pour ériger l'édifice convenable; mais, n'écoutant que son ardent désir et espérant recevoir quelque aide de la législature, il a eu recours à la charité de quelques particuliers et à des emprunts pour faire construire une vaste maison de 80 pieds sur 43, à trois étages, agréablement située près de la montagne, à environ deux milles de la ville, sur un terrain donné par un de nos généreux concitoyens, M. le docteur Beaubien.

L'école des sourds-muets dont l'Évêque de Montréal a bien voulu me confier la direction en décembre 1848, vient d'être transférée dans cette nouvelle bâtisse, qui est assez spacieuse pour y recevoir au moins 80 élèves. Mais, d'ici à plusieurs années, il est à craindre que nous ne puissions point admettre beaucoup d'élèves, si nous ne sommes pas puissamment aidés par la législature: car, comme nous allons bientôt nous trouver chargés d'une dette d'environ 2500 pour faire achever le nouvel établissement, on comprend facilement qu'il nous est impossible de recevoir gratis les sourds-muets qui semient trop pauvres pour payer la modique pension de quatre piastres par mois que nous exigeons. D'ailleurs, pour continuer cette œuvre et pour lui donner un plus grand développement, il sera nécessaire de faire des dépenses assez considérables pour m'adjointre plusieurs instituteurs expérimentés, pour acheter une grande variété de tableaux qu'exige ce genre d'instruction, et pour pourvoir ensuite à l'organisation de quelques ateliers dont les profits aideraient beaucoup au soutien de notre établissement.

D'après cet exposé, il est évident que, sans

le concours de la législature, il nous sera très difficile de faire prospérer cette nouvelle institution dont nous reconnaissons tous la nécessité.

Espérons donc que, malgré l'apathie et la mauvaise volonté de quelques-uns, ceux de nos législateurs qui jusqu'ici ont fait des efforts sincères et constants pour l'avancement de l'éducation, proposeront, au prochain parlement quelque mesure qui puisse pourvoir enfin à l'instruction de l'intéressante et nombreuse famille des sourds-muets, qui en 1844 s'élevait déjà au nombre de onze cents dans cette province.

Après avoir vu tous les gouvernements de l'Europe et la république des États-Unis favoriser avec tant de zèle l'instruction des sourds-muets, ne serait-ce pas une humiliation pour notre Canada, une honte pour notre législature, s'il n'était rien fait pour améliorer le sort de tant d'infortunés qui excitent partout ailleurs de si vives sympathies?

Tandis que l'instruction primaire se propage et pénètre dans les classes les plus indigentes de la société, qu'il est affligeant de penser qu'il y a, actuellement en Canada au moins douze cents sourds-muets encore plongés dans les ténèbres de l'ignorance, tout-à-fait déshérités des bienfaits de la civilisation! Cependant, l'instruction n'est-elle pas beaucoup plus utile, plus nécessaire à l'infortuné sourd-muet qu'à nous, qui avons le bonheur de jouir de l'usage de l'ouïe et de la parole? Nous ne devons devenir d'excellents chrétiens, de bons citoyens sans l'étude des sciences humaines; mais le sourd-muet, sans l'instruction, que deviendra-t-il? Presque toujours se laissant conduire par ses vils penchants, il deviendra immoral, égoïste, cruel et dangereux pour la société.

Pour nous en convaincre, voyons ce qu'il est avant d'être instruit: c'est un être isolé dans la nature, tout-à-fait étranger au milieu de nous, privé des moyens de communiquer avec les autres hommes, incapable d'exercer ses facultés intellectuelles, enfin, j'oserai dire, condamné à végéter sur la terre comme les animaux sans intelligence. Réduit à une affreuse solitude, un silence triste et profond l'environne, l'accompagne partout. Voyant que nous nous éloignons de lui, que nous aimons peu à lui communiquer nos pensées, il s'attriste de notre froideur, il ne sait pourquoi il est ainsi oublié, méprisé.

Lorsqu'il ne peut réussir à nous faire comprendre le langage de ses signes, il se croit rebuté, il s'éloigne de nous avec l'affligeante pensée que nous dédaignons de nous entretenir avec lui. Ainsi contraint de vivre dans l'isolement, il devient égoïste, il ne s'occupe que de ses besoins matériels, que de la satisfaction de ses appétits sensuels. Si on oppose des obstacles à ses jouissances, il s'irrite et s'emporte, et il se vengera s'il le peut.

Car qui pourrait arrêter l'accès de sa colère? Les droits d'autrui? Il ne les connaît pas; les lois? Il les ignore; les châtimens? Il ne craint que ceux qu'il a éprouvés et il cesse de les craindre dès qu'il se sent la force de se venger. Sa conscience l'arrêtera-t-elle? Hélas! il est fort douteux que sans une instruction spéciale donnée par des signes bien naturels, il puisse faire une véritable distinction du bien et du mal.

Comme on s'occupe bien peu généralement à développer, par l'instruction religieuse, l'intelligence de l'infortuné sourd-muet, il arrive très-souvent qu'il ne connaît d'autre règle que celle de l'instinct animal. S'il n'a pas la crainte d'être méprisé ou châtié par les hommes, rien ne l'empêchera de se livrer à ses vices et à ses crimes. Ainsi le sourd-muet sans l'instruction religieuse doit-il être considéré comme un être très-dangereux pour la société; les lois de la morale, les règles de la justice, la vie même de ses semblables, rien n'est sacré pour lui, il peut tout sacrifier à la violence de ses passions, surtout s'il a eu l'extrême malheur d'être témoin, dans sa jeunesse, de nombreux scandales, des actes de cruauté et d'injustice de tout genre qui très-souvent se commettent impunément dans le monde.

(A continuer.)

puiser le sarcasme dans un malheur involontaire!

Les deux sœurs s'appellent Françoise et Madeleine; leur voyage d'aujourd'hui est un coup d'audace, sans exemple dans leur vie; la fièvre du siècle les a gagnées à leur insu. Hier, Madeleine a subitement jeté cette idée de promenade, Françoise l'a accueillie sur-le-champ; peut-être eut-elle mieux valu ne point céder à la tentation offerte par la jeune sœur; mais "on fait des folies à tout âge," comme le remarque philosophiquement la prudente Françoise. Quant à Madeleine, elle ne regrette rien; c'est le mousquetaire du ménage.

—Il faut bien s'amuser, dit-elle, "on ne vit qu'une fois."

Et la sœur aînée sourit à cette maxime épicurienne. Il est évident que toutes deux sont dans une crise d'indépendance. Du reste, ce serait grand dommage que le regret vint déranger leur joie! elle est si franche, si expansive! la vue des arbres qui semblent courir des deux côtés de la route leur cause une incessante admiration. La rencontre d'un train qui passe en sens inverse avec le bruit et la rapidité de la foudre leur fait fermer les yeux et jeter un cri; mais tout a déjà disparu; elles regardent, se rassurent, s'émerveillent. Madeleine déclare qu'un pareil spectacle vaut le prix du voyage, et Françoise en tomberait d'accord si elle ne songeait avec un peu d'effroi au déficit dont une pareille dépense doit charger leur budget. Ces trois fruits consacrés à une seule promenade, c'est l'économie d'une semaine entière de travail.

Aussi la joie de l'aînée des deux sœurs est-elle entrecoupée de remords; l'enfant prodigue retourne par instants les yeux vers la ruelle du quartier St-Denis.

Mais le mouvement et la succession des objets viennent la distraire. Voici le pont du Val encadré dans son merveilleux paysage; à droite, c'est Paris avec ses grands monuments qui découpent la brume ou étincellent au soleil; à gauche, Meudon avec ses villas, son bois, ses vignes et son château royal! Les deux ouvrières vont d'une portière à l'autre avec des cris d'admiration. Nos compagnons de voyage rient de cette surprise enfantine; moi je me sens attendri, car j'y vois le témoignage d'une longue et monotone réclusion; ce sont des prisonnières du travail qui ont retrouvé pour quelques heures l'air et la liberté.

Enfin le train s'arrête; nous descendons. Je montre aux deux sœurs le sentier qui conduit jusqu'à Sévres entre le chemin de fer et les jardins; elles partent en avant tandis que je m'informe des heures de retour. Je retrouve bientôt les deux sœurs à la station suivante où elles sont arrêtées devant le petit jardin du garde-barrière; toutes deux sont déjà en conversation réglée avec ce dernier qui hinc ses plates-bandes et y trace des rayons pour les semis de fleurs. Il leur apprend que c'est l'époque où les herbes parasites sont le plus utilement sarclées, où l'on fait les boutures et les marcottes, où l'on sème les plantes annuelles, où l'on enlève les pucerons des rosiers. Madeleine a sur le bord de sa

croisée deux caisses où elle n'a jamais pu faire pousser que du cresson, faite d'air et de soleil; mais elle se persuade que, grâce à ces instructions, tout va prospérer désormais. Enfin le garde-barrière, qui sème une bordure de réséda, lui donne un reste de graines qu'il n'a pu employer, et la vieille fille s'en va ravie, recommençant, à propos de ces fleurs en espérance, la rêve de Perrette à propos du pot au lait.

Arrivé au quinconce d'accacias où se célèbre la fête, je perds de vue les deux sœurs. Je parcours seul cette exhibition de loteries en plein vent, de parades de saltimbanques, de carrousels et de tirs à l'arbalète. J'ai toujours été frappé de l'entraîn des fêtes champêtres. Dans les salons, on est froid, sérieux, souvent ennuyé; la plupart de ceux qui viennent là sont amenés par l'habitude ou par des obligations de société; dans les réceptions villageoises, au contraire, vous ne trouvez que des assistants qu'attire l'espoir du plaisir. Là-bas, c'est une conscription forcée; ici ce sont les volontaires de la gaieté! Puis, quelle facilité à la joie! Comme cette foule est encore loin de savoir que ne se plaire à rien et miller tout, est le suprême bon ton! Sans doute ses amusements sont souvent grossiers, la délicatesse et l'idéalité leur manquent; mais ils ont du moins la sincérité. Ah! si l'on pouvait garder à ces fêtes leur vivacité joyeuse en y mêlant un sentiment moins vulgaire! Autrefois la religion imprimait aux solennités champêtres son grand caractère, et purifiait le plaisir sans lui ôter sa naïveté!

C'est l'honneur des portes de la manufacture de porcelaine et du musée céramique s'ouvrent au public; je retrouve dans la première salle Françoise et Madeleine, assises de se voir au milieu de ce luxe royal; elles osent à peine marcher; elles parlent bas comme dans une église.

—Nous sommes chez le roi! dit l'aînée des sœurs, qui oublie toujours que la France n'en a plus.

Je les encourage à avancer; je marche devant, et elles se décident à me suivre. Que de merveilles réunies dans cette collection où l'on voit l'argile prendre toutes les formes, se teindre de toutes les couleurs, s'associer à toutes les substances!

La terre et le bois sont les premières matières travaillées par l'homme, celles qui semblent plus particulièrement destinées à son usage; ce sont, comme les animaux domestiques, des accessoires obligés de sa vie; aussi y a-t-il entre eux et nous des rapports plus intimes. La pierre, les métaux demandent de longues préparations; ils résistent à notre action immédiate, et appartiennent moins à l'homme qu'aux sociétés. Le bois et la terre sont, au contraire, les instruments premiers de l'être isolé qui veut se nourrir ou s'abriter.

C'est là sans doute ce qui me fait trouver tant de charmes à la collection que j'examine. Ces tasses grossièrement modelées par le sauvage m'influent à une partie de ses habitudes; ces vases d'une élégance confuse qu'a pétris l'indien, me révèlent une intelligence amoindrie, mais dans laquelle brille encore le cré-

puscule d'un soleil autrefois étincelant; ces cruches surchargées d'arabesques montrent la fantaisie arabe grossièrement traduite par l'ignorance espagnole! On trouve le cachet de chaque race, de chaque pays et de chaque siècle.

Mes compagnons paraissent peu préoccupées de ces rapprochements historiques; elles regardent tout avec l'admiration crédule qui l'examine ni le discute. Madeleine lit l'inscription placée sous chaque œuvre, et sa sœur répond par une exclamation d'émerveillement.

(A continuer.)

PENSÉES.

L'arrogance est le dégoût de la bassesse.

La douceur du ton et des manières ont un ascendant imperceptible, auquel on ne résiste pas.

L'homme célèbre qui n'a rien fait pour l'humanité, ne laisse de lui que le vain assemblage des lettres de son nom.

Les prières adressées à un Être supérieur par tous les peuples, sont un assentiment universel à l'idée de Dieu.

L'asperge est le trivial emblème de l'erreur: à peine coupée, elle repousse plus vigoureusement.